

# Le Galepin

- ROUGE -

n°34 - 1<sup>er</sup> octobre 2020



*Michael Lonsdale (1931-21/09/2020)*

. Je n'aimais pas la Gréco...

2

## L'AUTOMNE DANS LES BOUQUINS

. Journal, C.Odartchenko

3

. Chardonneret, C.Odartchenko

4

. Pauvres de nous, J.L.Rambour

5

. Du côté de chez Moineau, P.Crognier

6

## ROMANS GRAPHIQUES

. Le petit rien tout neuf..., Rabaté

7

. Derniers jours de guerre, J.Sacco

8

## CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ

. Le roman colonial

9



### MARCEL TRILLAT

Il était journaliste et documentariste (1940-18.09.2020) – «Cinq colonnes à la une», L'Huma Dimanche, Antenne 2. En 1979, il crée Radio Lorraine Cœur d'acier lors des

grèves de Longwy. Tous ses documentaires disent la ferveur de ses engagements («Des étrangers dans la ville», «Les prolos», «Femmes précaires», «Guerre du peuple en Angola», «1<sup>er</sup> mai à Saint-Nazaire», «Étranges étrangers...»). Il n'avait pas la Légion d'honneur. «Le Président de la République salue ce journaliste engagé qui prêta sa voix et sa plume aux destins des plus humbles.» (communiqué de l'Élysée, 19.09) Défense de rire.

### Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,  
Roger Wallet

### Ont participé à ce numéro :

Rémi Lehallier, Léo Demozay, Aude France

site : [www.lecalepin.fr](http://www.lecalepin.fr)

& sur [associationaufildesmots.com/](http://associationaufildesmots.com/)

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>



... maniérée, empruntée, affectée, ampoulée façon icône. Je la réécoute dans «La chanson des vieux amants» et tout m'horripile. On dirait qu'elle joue à parodier Brel, qui ne donnait déjà pas dans la légèreté et dont les chansons finissaient

par durer une éternité – celle-ci, 4'25. Gréco, elle, la fait durer 25" de plus. Forcément à vouloir rouler tous les r et à poser les mots de fin de vers sur un tenu... Bon, j'exagère : il y a à la fin 20" d'orchestration, façon cinéma. Mais insupportable cette façon de quitter la mélodie pour laisser tomber certaines phrases sur un mode proche du parler. Sans compter les erreurs de texte («on fait moins confiance au hasard» au lieu de «on laisse moins faire le hasard»). Gréco ne va quand même pas jusqu'aux 6' de Mélodie Gardot mais deux interprétations me semblent supérieures, c'est-à-dire plus justes par rapport au texte : celle de Maurane (3'45) et, pour le ton général, celle de Le Forestier (4'19). La sur-interprétation est le principal défaut de cette génération de chanteur(euse)s qui cherchaient là à personnaliser à tout prix le texte et la mélodie. Prenez «Le petit bal perdu». La voix mal assurée (et l'air ballot) de Bourvil collent merveilleusement avec l'histoire. Celle de Gréco veut au contraire en faire un bal mémorable. Contresens ! Contresens également que son interprétation de «L'Auvergnat» où elle s'arrache les mots du ventre pour les faire sonner, là où Brassens au contraire la chante comme une ritournelle, une chanson de tous les jours, avec toute la simplicité que mettent l'Auvergnat ou l'hôtesse à secourir leur prochain. Il y a des chansons où la mise en voix surjouée de Gréco colle mieux à mon sens : ce sont celles où la mélodie est plus rapide et où le rythme est indispensable – comme «Jolie môme» – ou celles qui sont écrites de façon peu conventionnelle, façon «Si tu t'imagines». Écoutez «Paname» par Léo Ferré puis par Gréco : la première est une chanson, la seconde une sorte de numéro sonore. La différence, c'est que Ferré met le texte en avant, il lui fait confiance, à lui et à l'auditeur. Comme on l'a dit par exemple de de Funès, Gréco faisait du Gréco.

Bon, n'empêche : elle va me manquer. Maintenant, pour de bon, Il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés...

Roger Wallet

## CÉCILE ODARTCHENKO

### «JOURNAL (1999-2003)»



Je fis la connaissance de Cécile Odartchenko dans les années 90. Sur les conseils de la DRAC, je lui confiai plusieurs ateliers d'écriture à animer. Dix ans plus tard, je l'ai aidé à imprimer les premiers volumes de

ses Éditions des Vanneaux. C'est elle qui, en 2007, me présenta Luc Vidal, directeur des éditions du Petit Véhicule. Il venait de publier d'elle un fort beau livre, «*La chair salée*». Elle édita de nombreux opus poétiques, dont, de l'Amiénois Pierre Garnier, plusieurs sommes autour de la «poésie spatialiste» dont il est l'inventeur. Dans ma très courte carrière éditoriale (sous le label *Abel Bécanes*), cette même année 2007, je sortis «*Chardonneret*», récit d'une enfance solitaire tout imprégnée des souvenirs paternels d'Ukraine – son père s'exila en 1917. Mariée au fils du grand marchand de tableaux parisien Pierre Loeb, elle-même tiendra galerie, en France et aux États-Unis, et diffusera notamment les œuvres de Balthus. Elle est la mère de Caroline Loeb, qui chanta «*La ouate*».

Je n'aurais pas évoqué ces relations personnelles si elle ne publiait ici son journal. Six cents pages pour quatre ans! C'est dire si elle est bavarde... Dans une note de fin de volume, elle indique que la maquet-

te est de moi. Erreur : je l'avais en effet commencée, à sa demande, quand je me refusai à y faire figurer des éléments, comment dire, intimes (ils ne me concernaient pas), que j'estimai sans aucun intérêt littéraire, traités comme ils étaient, à la façon d'un journal adolescent. De là je rompis toute relation avec elle. La «lecture» de ce pavé n'est pas de nature à me faire revenir sur ma décision. Lecture entre guillemets car je n'ai fait que survoler le texte, après en avoir lu une dizaine de pages : aucun intérêt!

Un seul domaine met en valeur son écriture : quand elle évoque son jardin de Montreuil-sur-Brèche, dans l'Oise. Elle parle joliment des fleurs et des arbres... et de mon fils qui arracha un jour la vigne vierge de sa façade [rires]! Pour le reste, ce sont les lectures qui occupent les pages, les programmes d'Arte, ses innombrables rencontres et connaissances et ses problèmes d'intendance. Et même si elle dit la fréquence des aides que mes fonctions me permirent de lui apporter, cela n'est d'aucun intérêt.

Car ce qui prend le pas, c'est la suffisance, l'égo-centrisme absolu de l'auteure qui s' imagine sans aucun doute égalier là les journaux célèbres de Léautaud, Goncourt ou Sand. Hélas! Elle n'est que Trierweiler... Si sa vie est «romanesque», le roman en reste à écrire.

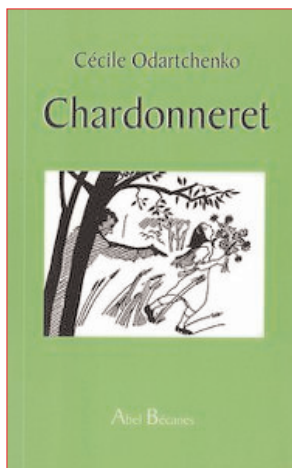
J'en serais presque peiné.

Propos2éditions, 600p. 2020

Pierre Garnier, Cécile Odartchenko et Roger Wallet dans le jardin de Montreuil.



«CHARDONNERET»



Et pour vous signifier l'écrivaine qu'elle peut être, je me suis replongé dans ce petit roman (150 p.) édité par Abel Bécane. Pierre Garnier en signait, en 2007, une préface lumineuse : «Le livre de C.O. ressemble au chardonneret : il en a le chant (la terre russe,

les petites rivières), il en a la tristesse (la neige dans la campagne et dans l'âme), il en a le rayon de lumière et la tache rouge qui, chez Corot et chez le chardonneret, rassemble le paysage et le nom doré de campagne.»

L'enfance en temps de guerre et l'exil dans le Béarn avec Nadia, la nourrice russe qui lui sera une seconde mère et l'abreuve de contes puis de lectures de Gogol, Pouchkine et tous les grands auteurs de son pays. La petite Cécile isolée s'identifie à «(cette) petite fille blonde, un bouquet à la main, la tête couverte d'un fichu très rouge, courant au loin dans un champ de blé, aveuglée par le soleil, et tombant sous les balles des partisans. Maroussia, c'était son nom.» Son père, russe, s'est exilé après la Révolution. Il peint, il poétise, il est une inépuisable source d'émerveillement pour sa petite qui le retrouve, après guerre, en région parisienne. Elle vit chez sa mère et, très souvent, chez Nadia. De cette enfance éparpillée naît une adolescente ardente, lumineuse, entière : «Cette image [...] la fera Russe en France, fera que la

Russie, en un bond prodigieux, sera sa terre natale à Paris ou dans les Pyrénées.» [P.Garnier]

Ce roman est un foisonnement, un enthousiasme constant, un lyrisme à l'image des écrivains russes qu'elle cite abondamment. Sa vie est un cahot – ses parents sont séparés, sa mère la rejette – qu'illumine l'amour de son père, renforcé par la séparation : «J'y retournais, sans doute aimantée, aimante infante d'un insurpassable amant». Un amour qui parfois se hasarde en des zones qui inspirèrent Balthus – dont elle fut l'agent – «parfois sa main sur moi, chargée d'érotisme à trois mille volts, me pétrifiait, me laissant pantelante», et qui la font tout lui pardonner, y compris ses excès de boisson.

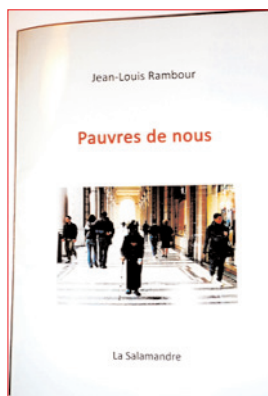
L'amour, elle va le découvrir chez un ami de son frère, Albert Loeb, le fils du galeriste parisien. Il a une moto, «une vieille Peugeot couleur chocolat». Il l'emmène voir le mime Marceau. «Et déjà, semble-t-il, il y a comme un torrent souterrain qui gronde.»

Mais elle revient au père pour clore ce roman. Que lui dirait-il si elle lui demandait conseil ? «Le calice de la vie, il le savait bien, il fallait le boire après avoir jeté les dés, il n'y avait pas de retour possible à la case départ. La petite, elle avait fait son choix, et il ne restait plus qu'à l'anesthésier un peu par sympathie, comme, dans toutes les noces, qu'elles soient païennes ou chrétiennes, l'anesthésie était de mise, avec les dentelles et les fleurs d'oranger, le riz blanc et les draps de lit.»

L'écriture de Cécile Odartchenko est très impulsive, et donc désordonnée, son flux perpétuel nous emporte sans cesse vers d'autres rives. Je me souviens d'une conversation que j'eus, chez elle, avec son grand ami André Bay. «Cécile laisse jaillir son écriture» mais, ajouta-t-il, «elle ne se relit pas». Il y a donc, dans ces 150 pages vibrantes, beaucoup de spontanéité et d'émotion. Les silences, c'est le lecteur qui les marque.



«PAUVRES DE NOUS»



Trois mots qui, déjà, nous embarquent dans trois directions sémantiques... «*Pauvres de nous*», *pauvres* s'appliquant à *nous*, comme on dirait *Pauvres que nous sommes!* Ou bien *le de* serait une préposition partitive, avec le sens de *Les pauvres d'en-*

*tre nous*. Ou alors *de* serait une préposition causale, ils seraient pauvres à cause de nous, de notre fait. Les trois sens se mêlent de texte en texte. Et de photo en photo. 63 photos couleurs. «Elles ont été prises avec un petit Lumix, me précise l'auteur, et plusieurs avec mon smartphone.» La dernière, à Toulouse, est de son fils François.

Ce sont toutes des tableaux de la pauvreté qui ne peut plus se cacher, qui s'avoue, avec la honte de devoir quémander une *aumône*. Même le mot fait un peu pitié, quand son étymologie grecque aurait pu lui valoir le mot plus léger, plus aérien d'*élémosine*. «Dans la plupart des religions, l'aumône est considérée comme une offrande à Dieu. Elle sert à libérer celui qui l'offre du péché et à compenser ses mauvaises actions, de façon à ne pas souffrir des remords de conscience.» Voilà au moins qui a le mérite d'avouer ses mobiles.

Celui de l'auteur n'est pas de provoquer l'apitoiement, même si, sur plusieurs clichés, le nécessaire est assis ou allongé près d'un distributeur automatique de billets (un dab). «*Mais finalement les dabs ne sont pas un bon calcul: il n'en tombe pas de mon-*

*naie, seulement des billets et on ne va tout de même pas donner vingt ou dix euros à la mendiante.*»

Parfois un compagnon partage... la solitude? la torture? Un long chien blanc sous la verrière de la gare, un petit lapin blanc près des mannequins en vitrine, un chat tigré endormi sur les genoux, une armée de pigeons pour qui l'on émiette un quignon. Parfois c'est un livre, un accordéon dont on joue les yeux hagards, un violon ou un rebec sur les cordes de quoi un aveugle pousse son archet, c'est la dernière photo – forcément –, celle de François, qui ne le verra ni ne l'entendra plus...

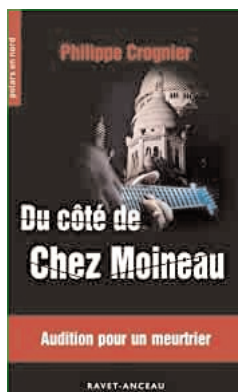
Car, bien sûr, Jean-Louis nous parle de lui, de sa marche douloureuse dans les rues de Paris, du Nord ou d'Amiens, et même le marionnettiste qui sort de derrière son pilier glace le cœur, «*quelque chose qui convient très bien au mélange des genres, des rires, du sommeil et de la mort*» – quelque chose, en somme, qui ressemble terriblement à la vie. Ils sont rares, ceux qui s'assoient sur le trottoir ou s'allongent à deux, et encore plus rares les couples (un seul): ce sont plus souvent des copains d'infortune. Tous sont hagards, ailleurs, rares les sourires: à peine esquissés sur le visage du mendiant de la cathédrale, près de la sculpture, rieuse elle, d'un angelot; à peine deviné dans le regard de la femme sur son lapin. «*En tout cas vous n'avez pas voulu vous attarder sur cette forme humaine bien supérieure à vous car sa vie s'arrache chaque jour au calendrier...*»

La salamandre vivait dans un brasier. Le feu, ici, est dans le texte. Il nous brûle. Il arde.



éd. La Salamandre, 150 p.

«DU CÔTÉ DE CHEZ MOINEAU»



«Polars du Nord» a fait son trou dans l'édition. Philippe Crognier en est, du Nord. Jusqu'ici il s'était fait connaître par quelques romans plutôt facétieux, *Jus de colombouille*, *Du mieux pour les Sagittaires*, *Tête de piaf...* et par des publications professionnelles dans le domaine du travail social – il dirige un organisme de cette nature.

Facétieux, le terme convient bien à ce petit roman, qui sacrifie avec désinvolture aux conventions du polar: il faut bien quelques crimes, une enquête et un meurtrier. Mais le propos est ailleurs.

Nous sommes au début des années 60. Le narrateur, Pierre Lecoutre, débute dans la chanson. Avec un accompagnateur pianiste prénommé Léo. Il vit rue de la Butte-aux-Cailles chez sa mère. Il dispose d'une vieille «quatre pattes» (entendez 4CV) qui se dégingue au fil du récit. Il court les cabarets et, peu à peu, voit poindre un début de reconnaissance. Il donne dans la chanson «à texte» et la vague yéyé et rock rafle tout sur son passage. Mais il s'entête, «Bon qu'à ça!» comme aurait dit Beckett.

Ce soir-là, ou plutôt cette-nuit-là puisqu'il a déjà poussé trois chansonnettes *Chez Moineau*, il arrive au 33, rue Descartes, au *Cheval d'or*. «*Quand la fumée des cigarettes se fit moins dense, je pus apercevoir un des poètes les plus réputés qui soient sur la place parisienne*»: Jacques Prévert. Raymond Devos teste ses premiers sketches quand Prévert se rend aux «lieux d'aisance». Bon, pas mal. Puis c'est à Pierre et

Léo, trois chansons. Après quoi le chouchou de la maison, Bobby Lapointe, attaque «*Avanie et framboise*». Les applaudissements fusent et un cri retentit. Prévert a été assassiné d'un coup de couteau! C'est une certaine Yvette Lalouvière qui l'a découvert. Le commissaire Bossard s'y colle... Mollement.

Là-dessus Pierre obtient de la RATP le droit de chanter dans le métro. Un jour, un type lui laisse sa carte de visite, «Passez me voir!» Ce type c'est Bruno Coquatrix en personne! Oui, l'Olympia et la Môme Piaf! La nuit où ils se rendent au 28, rue des Capucines, c'est pour y découvrir le cadavre du célébritissime natif de Ronchin. À leur arrivée, ils avaient bien cru voir une silhouette féminine, ben, tiens, un peu comme celle de Lalouvière, se faufiler au bout du couloir... Bossard attrape des suées...

Il y aura encore cette tournée au Québec en 63, avec Léo, Bobby et Gribouille – nom de nom quelle voix: Gréco sans fioritures! – qui est bien jolie. Tout ça se terminera par un attentat qui ne fera heureusement pas de victimes...

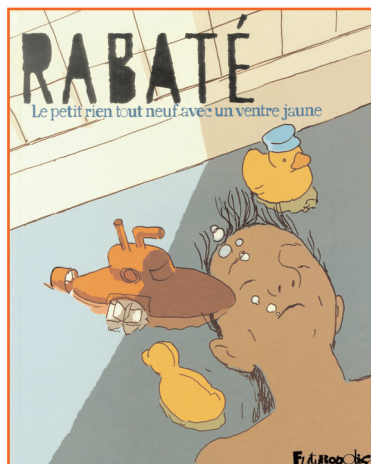
Vous le devinez, ce n'est pas la mécanique policière qui intéresse l'auteur – le mot *désinvolture* que j'ai utilisé est un euphémisme mais *bâclage* serait injustement péjoratif –, ce sont les atmosphères, les ambiances. Tout cela est léger et se lit avec aux lèvres un sourire permanent, exactement comme celui qu'arbore l'auteur sur la photo ci-dessous. C'est construit comme un récital, chapitre après chapitre. Si l'allure générale est la même, des petites nuances marquent chaque composition. Ce serait parfois du Bobby, parfois du Léo, mais du Léo de Paris Canaille.



Ravet-Anceau, 120 p., 2017

RABATÉ

# «LE PETIT RIEN TOUT NEUF AVEC UN VENTRE JAUNE»



Patrick, la quarantaine, dépressif, tient un magasin de farces et attrapes. Ces derniers temps, il tire chaque jour une gueule de trois pieds de longs pire que la veille, au grand étonnement de ses clients (théoriquement, ça doit être la rigolade tous les jours, une telle boutique!). En fait, sa femme l'a quitté, il se sent «une vraie merde qui en vend des fausses». Son frangin et son employée Stéphanie tentent bien de le secouer un peu, mais rien n'y fait : il est bien décidé à pérenniser son indécorable déprime. Il picole du mauvais pinard, bouffe seul à même les boîtes de raviolis, traîne sa neurasthénie jusque dans l'épicerie voisine de son pote Hamed ou à une soirée costumée entre potes. Déguisé en l'homme élastique des 4 fantastiques, il y rencontre Clarisse, une acrobate de cirque. Sur le coup, Patrick s'en fiche un peu, trop occupé qu'il est à noyer sa peine dans l'alcool. Il est raccompagné ivre mort jusque chez lui par Stéphanie et un gentil gendarme. Le lendemain, Clarisse vient sonner chez lui : elle manque de maquillage pour la représentation du soir. Patrick lui offre et en retour, elle l'invite à la représentation du soir... [Benoît Cassel]

Ce résumé des premières dizaines de pages (la dernière porte le n°102) renseigne sur l'atmosphère et les singuliers personnages de Rabaté. Aucun rebondissement ne viendra les per-

turber. Patrick est bien ce qu'il dit de lui et ses farces et attrapes sont bien dans la mythologie du clown triste. Il aime pourtant ce métier et ceux qui fabriquent ses objets l'apprécient pour son côté réгло. Tout est donc parti pour une déprime tempérée de l'humour d'un Desproges. Mais il se produit ceci :



qui est inattendu, à moins qu'inespéré. Et l'impensable advient :



La vie de Patrick en est bouleversée mais la vie du cirque, vous savez ce que c'est : un jour ici, un jour là...

Pourtant le Patrick dont doit s'affranchir Clarisse n'est plus le même. Et même si les belles retrouvailles énamourées ne sont pas le genre de la maison, à la fin on sourit avec Patrick, on a confiance en l'avenir...

Vous l'avez compris, cette BD ne ressemble à aucune autre. Ici, pas de héros, pas de destin grandiose ni même édifiant, juste une chronique de la vie un peu terne, grisaille le matin, un peu de lumière l'après-midi. Notre vie, quoi, à vous et à moi. Le dessin de Rabaté est exactement dans la même tonalité : un trait simple, juste les détails nécessaires. Et les coloris d'Isabelle Merlet sont volontairement ternes, comme délavés.

Juste ce qu'il faut. À la lecture, je me suis souvent senti dans un roman d'Éric Holder ou, plus juste, de Richard Morgiève. Oui, j'y ai retrouvé les accents d'un texte qui m'a – à chaque fois – levé le cœur : *Un petit homme de dos*.

La fin est d'une justesse magnifique, on dirait un scénario de la Nouvelle Vague. Rabaté est un curieux dessinateur, reconnu par Angoulême. Après s'être tourné vers le cinéma, il revient à la BD. Il a soixante ans. Son prénom : Pascal.



Futuropolis, 2009.



## JOE SACCO

### «DERNIERS JOURS DE GUERRE

BOSNIE 1995 - 1996»



Impossible de définir ces deux récits graphiques, «*Noël avec Karadzic*» (21 p.) et «*Soba*» (41 p.) qui n'ont de commun que le cadre : la Bosnie à la fin de la guerre.

Joe Sacco est journaliste. Sans formation préalable, il invente la «BD-reportage» qui consiste à réaliser un reportage journalistique sous forme de bande dessinée. D'où l'occupation étonnante de la page, avec une distribution a-géométrique des dessins et un morcellement de la narration en un nombre impressionnant de cartouches souvent à l'oblique. Le noir et blanc apporte une violence glaçante au récit.

Dans le premier, trois amis journalistes se mettent en tête d'obtenir une interview de Karadzic, le leader des



Serbes de Bosnie qui sera arrêté en 2008 et condamné en 2019 par le Tribunal Pénal International pour génocide et crimes contre l'humanité. Il avait déclaré : «Les Sarajeviens ne compteront pas les morts, ils compteront les survivants».

Le second récit est consacré à un artiste de Sarajevo, musicien, peintre, sculpteur. «Maintenant, quand je me rappelle la guerre, ne serait-ce qu'un instant, je suis effrayé, je panique. J'ai du mal à imaginer que j'ai dormi avec ma kalachnikov pendant trois ans.» Il pose des mines pour protéger sa ville. Quand la paix est signée, il se rue sur la musique et sur les filles, en une folie rageuse. Quelle vie pourrait-il vivre après cela ?

Il y a, dans la sécheresse et dans le désordre de ce noir et blanc une telle violence contre la guerre qu'on en sort ébranlé : on comprend que la guerre détruit tout, y compris les survivants.



éd. Rackham, 2006



## LE ROMAN COLONIAL



La littérature du XIX<sup>ème</sup> siècle, et particulièrement le roman d'aventure, a façonné un imaginaire longtemps marqué par les voyages de découverte tout autant que par l'ouverture de nouveaux territoires. Les représentations littéraires ont ainsi développé le champ de l'exotisme avec ses représentations moralisantes tantôt du barbare ou tantôt du bon sauvage. Au lendemain des revers de 1870, l'expansion coloniale a inauguré un mouvement littéraire, le roman colonial.

À travers son réalisme affiché et souvent racoleur, en rupture avec l'exotisme de convention des Chateaubriand et des Loti, il est tout d'abord, comme tout le discours anthropologique de l'époque, la démonstration de la supériorité raciale de l'homme blanc<sup>1</sup>, se manifestant par les lumières du progrès. C'est fondamentalement un roman de propagande servant à diffuser la doxa coloniale de la Troisième République fixée par Jules Ferry et revue

par Albert Sarraut en 1925.

Dans leurs descriptions des réalités locales, les romanciers s'attellent alors à la tâche de relater ce qui est censé se dérouler dans les colonies en mettant en scène la vie quotidienne des Blancs expatriés accomplissant leurs devoirs civilisateurs au service de la patrie, institutionnalisant ainsi une subjectivité qui perdurera bien au-delà de la décolonisation<sup>2</sup>. L'idéologie coloniale s'est infiltrée insidieusement dans les cerveaux durant plus d'un siècle sous couvert de grandeur de la France et de sa mission émancipatrice. Elle n'a pas entièrement disparu dans un pays qui se voudrait multiculturel et respectueux du passé et des valeurs de chacune de ses composantes, elle survit sous couvert d'un humanitarisme condescendant ou de vilaines nostalgies impériales.

Le succès de la littérature coloniale s'est répercuté pendant plus d'un demi-siècle jusque dans le cinéma. Les situations romanesques renvoient presque toujours à tous les stéréotypes les plus éculés de la société métropolitaine transposés sur fond



tropical comme dans le film de Tavernier, *Le coup de torchon*: déchéance sociale, cocufiage, alcoolisme mondain, héroïsme, lâcheté, rédemption. Bien que servie massivement par de médiocres propagandistes, la thématique impériale a suscité plus positivement des œuvres de fiction qui ne sont pas simplement à lire comme des lectures de divertissement. Leurs auteurs, souvent fonctionnaires coloniaux, témoignent du fait que cette littérature peut avoir valeur de document ethnographique et devenir une source importante de la fabrication de savoir sur les peuples colonisés. On peut citer les nombreux romans d'André Demaison<sup>3</sup>, figure importante de la littérature coloniale des années 1920-1950, ou *Batouala* publié en 1923 par René Maran, administrateur colonial d'origine guyanaise, premier auteur de couleur à obtenir le prix Goncourt.

Si l'aventure coloniale inspire au début quelques rares textes critiques venus de ceux qui n'ont d'yeux que pour la ligne bleue des Vosges, des journalistes et des écrivains célèbres commencent à porter un regard plus incisif sur ce qui se passe vraiment dans les colonies. On pense à Octave Mirbeau dès 1886 et plus tard à Albert Londres, qui fait scandale en écrivant *Terre d'ébène* (1927), tout comme à André Gide, avec son article *Voyage au Congo*, paru la même année dans la NRF. Dans *À la recherche de l'homme nu* (1932), Georges Simenon dénonce lui aussi l'exploitation des «nègres» dans les colonies d'Afrique qu'il visite. Il commettra par la suite quelques romans coloniaux non dénués du racisme qui imprègne l'époque. Bien loin de la littérature coloniale, Céline, dans *Voyage au bout de la nuit* (1932), fait une description sans concessions de la société blanche qui croupit dans un comptoir du Golfe de Guinée. Malgré cela, la littérature coloniale connaît son heure de gloire entre les deux guerres

mondiales<sup>4</sup> au moment où l'empire colonial devient familier au public métropolitain. L'occidentalisation du monde se double par ailleurs de la découverte d'autres réalités. Si le primitivisme en est l'exemple le plus visible, l'irruption d'une réalité africaine, arabe, indienne, asiatique après le recours massif aux troupes indigènes pendant la Première Guerre mondiale produit un vaste décloisonnement de la culture européenne qui ne laisse nullement indifférents de nombreux écrivains. De Dorgelès à Duras en passant par Nizan, Malraux, Montherlant, Camus, Sartre, on voit émerger la mise en cause du messianisme civilisateur d'un supposé colonialisme éclairé et héroïque. Leur prise de conscience accompagnera le réveil des intellectuels des peuples soumis, lesquels se seront approprié la langue et le vocabulaire de leurs colonisateurs pour mieux traduire leur drame et leur révolte.



#### Notes de l'auteur

1. Je revois encore les cartes coloniales affichées dans la classe en plein milieu des années 1960 et le classement des races humaines dans mon livre de géographie.

2. Les écoliers de la Troisième République pouvaient lire dans *Le Tour de France par deux enfants*, d'Augustine Fouillée, publié sous le pseudonyme de G. Bruno, que dans la hiérarchie des races de l'espèce humaine, la blanche est la plus parfaite.

3. Rédacteur du guide de l'exposition coloniale de 1931.

4. Voir *Coup de lune* en 1933; *Quartier nègre* en 1935; *Le Blanc à lunettes* en 1937



Albert Londres